

SOUVENIRS

LES GARDIENNES DU TEMPLE

Les loches les ont fait rêver et ... souffrir. Trois hommes leur doivent leurs plus beaux souvenirs de chasse sous-marine dans des épaves de Guadeloupe. Rencontre avec les gardiennes du temple.

A 46 ans, Patrice Douillard se définit comme un héritier. Philippe Martin et Raymond Dabrieu sont ses deux pères. Successivement, depuis le début des années 50, Philippe puis Raymond ont exploré toutes les possibilités de chasses sous-marines jamais pratiquées jusqu'alors. « Il y a 40 ans, je fus le premier à descendre au-delà des 15 m », nous raconte Philippe, solidement campé derrière le comptoir de son magasin d'articles de pêche. « A cette époque, il y avait beaucoup de poissons, pas très farouches - et heureusement parce que mon matériel était rudimentaire. Claude Marsol, Christian Roy et moi faisons les fusils : les fûts étaient en bois, les sandows étaient des lanternes de chambre à air retenues par du fil de fer. Evidemment, nos sandows cassaient souvent et n'étaient pas très puissants. Alors on partait avec des réserves, sinon la taille des proies allait décliner au fur et à mesure de la pêche. Quant aux flèches, nous les fabriquions avec des fers à béton ! Elles étaient lourdes, en 8 mm au moins, et quel travail de fabrication ! Polissage, affûtage, lutte contre l'oxydation nous occupaient autant que la chasse. De



Environ 150 kg pour cette loche sortie après quelques heures de bataille.

"Pour tirer une loche, il faut mettre toutes les chances de son côté. C'est trop bête de blesser un poisson pareil."





Un décor d'épave tel que les affectionnent les loches. Elles y règnent sans partage. Les débuts n'en est que plus difficile.

plus, le fer étant souple, les flèches se tordaient facilement. L'album de photos des trophées qu'il feuillette ravive des souvenirs un peu jaunés. Le bestiaire est fantastique : raies-léopards, mérus, loches, carangues, capitaines. Les espèces tropicales sont

avec mon frère, ce jour-là. Comme d'habitude, il y avait beaucoup de poissons autour de nous. Notre butin de carangues a probablement excité le requin, mais il est resté discret jusqu'à la fin. Ni mon frère ni moi ne l'avions repéré. Mon frère a vu un mérou et il a plongé pour le tirer à trou sous une

recit de Philippe érodé par la modestie. Les pages de l'album défilent, aussi fournies et variées que les planches d'un savant traité d'ichtyologie et témoignent d'une passion ardente que Philippe a transmise. Raymond et Patrice sont désormais dépositaires de ses techniques et de ses secrets.

MA PREMIÈRE LOCHE EN GUADELOUPE

Des fumets exquis détourment l'attention des hôtes de Patrice. Depuis la terrasse de son hôtel, la vue est somptueuse sur la baie de Pointe-à-Pitre avec, à l'horizon, l'archipel des Saintes. Patrice, le pêcheur, est modeste. Cuisinier, il revendique l'exclusivité de quelques recettes. Une sauce aux petits piments relève les langoustes pêchées ensemble le matin même. Tout à l'heure, un court-bouillon savant du pagre harponné à l'épave viendra compléter le menu. L'amour de Patrice pour les poissons se décline sous toutes les formes : chasse, pêche, cui-

représentées par des spécimens monstrueux des temps mythologiques de la chasse sous-marine. Au milieu du livre, un grand requin marteau de plus de 4 m, auprès duquel Philippe, encore jeune homme, a l'air d'un Saint-Georges improbable tant la bête est énorme. « Je pêchais

putate de corail à moins de 20 m. Quand il a amorcé sa remontée avec le poisson, j'ai vu le requin sur lui. Il allait le charger depuis le fond, j'ai plongé à leur rencontre et tiré dans le flanc du fauve. Il nous a fallu trois heures pour le sortir, il avait été touché au foie. » Le souvenir est lointain et le

sine, aquariophilie et taxidermie. Ses trophées - des gueules béantes d'une loche, d'un grand barracuda et d'un requin-marteau - hantent le hall de réception, lui conférant une atmosphère fantastique. Étonné par la tête de loche qui peut aisément contenir ma propre tête, j'interroge Patrice sur la difficulté de la prise. L'histoire, interrompue plus tôt chez Philippe, se poursuit avec un autre chapitre.

« C'est la deuxième loche que j'ai rencontrée. Heureusement d'ailleurs, sinon j'aurais eu peur, tellement elle m'est apparue gigantesque et je l'aurais probablement loupée comme la première, huit ans avant. C'était en 1972, j'avais 24 ans, je pêchais depuis peu avec mes flèches tahitiennes. Cet après-midi-là, j'étais aux abords de l'Îlet Fajou, et je faisais de la « chasse-promenade ». Je ne vais à l'eau qu'un harpon à la main, on ne sait jamais. Je garde le fusil derrière moi accroché par un lien de 2 m. Je peux nager très facilement et le poisson ne m'identifie pas immédiatement comme dangereux. J'ai remarqué ça depuis longtemps déjà ; la silhouette du nageur intrigue davantage les poissons de pleine eau qu'elle ne les effraie.

En revanche, si j'aperçois un poisson de fond ou bien un visiteur avant qu'il me voie, je ramène tranquillement le fusil et essaie de l'approcher. Précisément, cette loche ne m'avait pas repéré. Elle était posée sur le fond de sable à quelques mètres du tombant. Elle prenait le soleil face au courant. Il y avait 12 m et elle semblait très tranquille. Pas moi ! C'était la première fois que je voyais une loche en Guadeloupe. J'essayais de me calmer en respirant aussi doucement que possible, mais j'étais fasciné par la bête qu'à distance, j'évaluais de la même taille que moi. J'ai plongé, soleil dans le dos, en veillant à ce que mon ombre n'attire pas son attention. À 3 m de la loche, en fin de coulée, je l'ai vue amorcer un mouvement lent pour s'éloigner. J'ai visé, bras bien tendu, en donnant un petit coup de palmes. Un mètre de gagné, je lâche le coup, la flèche tirée de haut en bas rentre profondément dans le dos de la loche juste en avant de sa dorsale. Un violent coup de queue et la bête disparaît dans un nuage de sable blanc. En remorque, je suis entraîné sur quelques mètres et soudain,

Deux trophées parmi d'autres ; une loche qui pesait 180 kg et un barracuda.



Raymond Dabriu et une loche gigantesque de 175 kg.



avant que je ne décide de laisser filer le fusil pour remonter, le fil se détend. Cassé. Je ne l'ai plus revue."

FACE-À-FACE ET TIR PARFAIT

"Pour mon second poisson, dont la tête est naturalisée, cela s'est mieux passé. C'était en juin 1980. J'allais faire un tour sur une épave, sans penser à une prise précise. J'y vais de temps en temps, faire une visite, parce qu'elle est un peu isolée sur le sable loin du plateau corallien. Chaque visite perturbe la faune ; il faut laisser le temps aux poissons de s'y fixer. C'est pour ça aussi qu'on ne l'a pas balisée. Philippe l'a indiquée à Raymond qui m'y a emmené, il y a 20 ans peut-

Puis je me suis placé à la verticale de la poupe et j'ai plongé directement dessus. Le courant m'a décalé un peu, j'ai atterri à 10 m de l'arrière. Je me suis approché en rasant le fond, la loche a dû me voir et s'est approchée de sa "fenêtre" pour observer l'intrus, sûrement décidée à repousser tout envahisseur. Elle en avait les moyens ! On s'est alors trouvé nez à nez, aussi surpris l'un que l'autre d'être si près et si vite, l'obscurité de la carcasse m'avait empêché de la distinguer. J'ai lâché la flèche instantanément juste entre les yeux. Foudroyée, elle n'a même pas tressailli. Ça a été le tir parfait. J'ai pris la flèche et j'ai dégagé la loche de sa cache. À la remontée, j'ai pu juger qu'elle était vraiment grosse. Tu parles, elle faisait 180 kg ! Je crois que c'est toujours le record de Guadeloupe ! L'année 80 a été vraiment exceptionnelle."

L'IDÉAL : 5 FUSILS ET 5 FLÈCHES

être. Depuis, j'ai dû y faire cinq ou six sorties, pas plus. Cette fois-là a été incroyable ! J'ai ancré mon petit voilier à une trentaine de mètres au vent de l'épave. Je me suis glissé à l'eau avec un fusil à tahitienne. Pas spécialement préparé, parce que je n'avais jamais rien vu de très gros dans l'épave auparavant. J'ai effectué une demi-plongée à 10-12 m pour bien en repérer l'orientation.

"En août, juste deux mois après cette prise extraordinaire, j'ai mené un ami pour qu'il puisse voir à quel point c'est impressionnant et beau de plonger en apnée sur une épave. Il s'est mis à l'eau le premier, et de la surface, il a vu quelque chose de gros disparaître à l'intérieur de la coque. Après quelques apnées, j'ai repéré une loche.

La loche prenait le soleil par 12 m de fond et elle semblait tranquille. Pas moi !

LES RAFFINEMENTS DU MATÉRIEL NE SUFFISENT PAS TOUJOURS

Le biotope de la loche et sa puissance en font un poisson inexpugnable en cas de blessure légère. D'un violent coup de queue, le monstre peut disparaître au plus profond de son épave ou de son repaire corallien en cherchant à se débarrasser du "cure-dent" qui lui irrite le cuir. Les heurts contre les parois et les recoins du dédale (tôles tranchées ou arêtes de rochers et de corail) ont souvent raison du matériel.

Par étapes, l'expérience venant en même temps que les découvertes, Patrice a apporté les changements suivants :

- Le fil de flèche est remplacé par 6 m de câble :

elle longueur, qui se justifie par la profondeur des grottes de la loche au fond desquelles le poisson peut disparaître pour plusieurs heures, nécessite une grande préparation dans l'approche, au risque de finir soi-même saucissonné dans les spires rebelles du câble.

- La flèche de 8 mm à pointe tahitienne, montée sur le moulinet, est maintenant directement reliée à une bouée rigide de 30 litres, quasiment insubmersible. La longueur de fil est adaptée à la profondeur, de manière à travailler la proie grâce au clapot de surface.

- Le coulisseau est renforcé : les anneaux mobiles de fixation de câble sont rempla-

cés par des tiges d'acier inox de plus forte section et de résistance égale à celle du câble pour résister à des tentatives d'extraction du poisson par la force.

- Le point d'arrêt du coulisseau est avancé sur la flèche et renforcé : il s'agit d'un point de soudure mis en avant des encoches de la flèche qui sont des points de faiblesse.

- L'ardillon est rallongé, légèrement ouvert et son axe renforcé.

"Néanmoins, précise Patrice, qui garde deux flèches supplémentaires montées à l'identique dans le bateau, l'essentiel est dans l'approche du poisson. Une fois sa cache repérée, il faut

parvenir en position de tir en jouant soit sur la surprise, soit sur la curiosité de l'animal. La discrétion la plus grande est toujours nécessaire et il faut absolument éviter les bruits intempestifs qui permettent à la loche de te repérer. Même le canard doit être furtif et il faut surveiller ton ombre afin de ne pas être repéré par la sentinelle qui surveille tous les faisceaux de lumière qui plongent dans l'épave et donnent à la loche une sensibilité quasi tactile de l'espace lointain.

Enfin, il faut anticiper le tir afin de le rendre le plus précis possible, sinon le combat sera à l'avantage de la loche, malgré tous les raffinements du matériel !"



Quelques éléments originaux du matériel de Patrice Douillard : le câble acier, le coulisseau de flèche en inox et, sur la flèche, le point d'arrêt du coulisseau par soudure.



au moins trois fusils équipés. Le risque est trop grand de blesser gravement un gros poisson et de le perdre ensuite, le tir par fait est très difficile (personnellement, je ne l'ai réussi qu'une fois, sur ma seconde loche). Depuis, ça a toujours été des combats terribles. Ces poissons ont des défenses incroyables : les centres vitaux sont peu nombreux, protégés et de faibles tailles. Mieux vaut se préparer à un combat de tranchées.

Cette fois-là, il m'a fallu six flèches pour parvenir à capturer une loche de 150 kg que j'avais repérée en pleine eau sur le sable.

Après cet été extraordinaire, je n'ai plus revu de tels poissons pendant quatre ans. J'ai pu mettre à profit cette longue période pour améliorer « définitivement » mon matériel.

Mon seul raffinement nouveau, c'est le coulisseau en rayon de bicyclette, tout le reste date de cette époque d'attente et de réflexion.

PLUSIEURS HEURES DE LUTTE

En mars 1984, les dieux m'ont de nouveau gâté : j'avais décidé d'aller une nouvelle fois visiter l'épave, à la fois pour la montrer à un ami de Marseille et, également, parce que je n'y avais pas plongé depuis longtemps. C'était le matin. Avant de partir, Raymond m'avait conseillé de viser l'œil en cas de rencontre exceptionnelle. Il avait eu l'occasion de tuer une loche, quelques temps auparavant, de 150 kg, et l'avait séchée de cette manière. Son

restaurant porte d'ailleurs le nom de cette prise mémorable : le Mérou d'Or !

Parvenu sur le site et une fois ancrés, un peu sous le vent de l'épave, "Kiki" et moi nous nous sommes mis à l'eau. J'avais décidé d'aborder l'objectif par l'arrière comme lors de ma prise record quatre ans avant. Et là, incroyable ! A technique égale, scénario identique. En palmanant pour me rapprocher de la faille arrière de l'épave, j'ai vu venir à moi un poisson gigantesque, la gueule monstrueuse entrouverte. J'ai vécu ces quelques secondes comme un remake que je présentais, par ailleurs, impossible. Au moment de lâcher la flèche, j'ai repensé à Raymond et ai dévié mon tir pour toucher l'œil. La flèche est entrée juste derrière, perforant le cartilage épais. Pas diminuée, la loche s'est échappée par l'autre bout en emportant tout et le nylon s'est coupé sur une tôle dans la carcasse.

En remontant, j'ai vu l'animal s'éloigner dans l'épave, doutant sans doute de son abri. J'ai pu la suivre et la surveiller de la surface. Après de longues minutes, elle s'est presque arrêtée. J'ai tenté une coulée. Touchée ! Mais, nerveuse, elle a presque esquivé le tir qui l'a atteinte derrière sa nageoire dorsale - là où le muscle est le plus épais. J'ai estimé alors sa taille à environ 1,80 m. Rentrée de nouveau dans l'épave, elle a finalement opté pour l'option "carapace d'acier" plutôt que pour la fuite dans le bleu. Dissimulée dans les recoins inaccessibles et obscurs de l'épave, elle était impossible à localiser ; le fil disparaissait derrière des tôles dont je juge toujours préférable de ne pas m'approcher. Pendant 1 h 30, Kiki et moi avons multiplié les apnées pour trouver un indice. J'étais épuisé et sur le point d'abandonner pour revenir le lendemain, pensant qu'elle ne tenterait pas de fuir, blessée comme elle était. A l'ultime descente, elle a bougé pour se réfugier dans une sorte de soute à l'avant de

Le combat avec une loche peut être terrible. Ces poissons ont des défenses incroyables, les centres vitaux sont peu nombreux, protégés et de faible taille.

l'épave. J'ai vu une ombre furtive juste au moment d'amorcer mon canard. J'ai glissé vers la proue et, en effet, je l'ai revue. J'ai pu ajuster et planter le harpon puis remonter en dévidant le moulinet lentement pour ne pas la laisser fuir devant un autre endroit de l'épave. Malheureusement, je n'avais plus de flèche. Impossible à la fois d'abandonner ou d'espérer sortir la loche à ce stade du combat. Elle était bien ferrée mais arc-boutée

dans sa cachette, elle semblait savoir que le temps jouait pour elle. J'ai renvoyé Kiki à terre avec le bateau afin qu'il me ramène d'autres arbalètes aussi vite que possible. Pendant ce temps, moi en surface, je travaillais le poisson pour le fatiguer et surtout ne pas le perdre. Le courant s'est levé, il a fallu commencer à palmer. Et soudain, j'ai réalisé que Kiki n'avait pas les amers de l'épave et qu'il n'allait pas

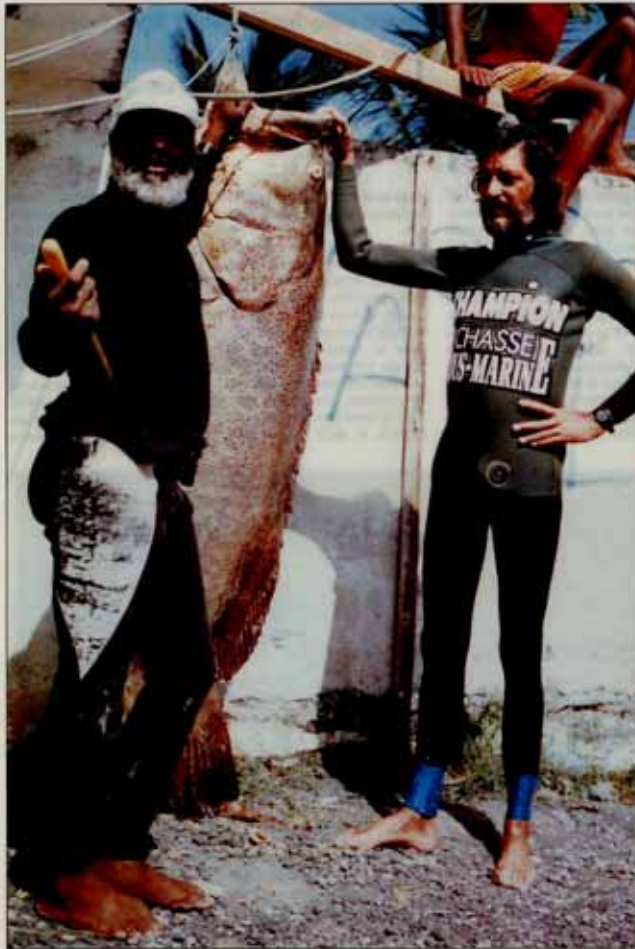
pouvoir me retrouver ! Pour l'aider, j'ai tendu un bras hors de l'eau pendant une heure. J'étais tétanisé quand il m'a retrouvé...

DERNIÈRES SECONDES MAGIQUES

Le temps d'armer un quatrième harpon, la loche en a profité pour filer en pleine eau. Mais cette fois, avec le fil d'Ariane



"Il m'est parfois arrivé de faire plonger un ami sur cette épave, pour lui montrer à quel point c'est beau."



Le "maître", Raymond Dabrio, et "l'éleve", Patrice Douillard.

sape en bouchon l'avaient épuisée. J'ai attendu qu'elle s'immobilise quelques minutes et ai tenté une coulée dont je savais qu'elle était ma dernière chance de capture. J'ai entendu le moteur du Boston de Raymond pendant que je me préparais. Impossible de me défendre comme il le faudrait. Il y avait plus de 20 m sur le sable. Cela faisait près de trois heures que je nageais et plongeais sans me ménager. Raymond serait là d'un instant à l'autre... Fallait y aller. J'ai suivi le fil depuis la surface sans le toucher. Pas le droit à 10 m devant moi, hémisphère des trois aiguilles de métal brillant. Cinq mètres, elle ne bougeait pas, ne m'ayant pas vu. J'avais ma chance. J'ai attendu encore, il me fallait pas un coup décisif. Elle me sentait approcher, un frémissement parcourant son corps entier. Elle a décollé du sable, et est partie. La tahitienne a jailli -meurtrière cette fois-, la loche était atteinte de trois quarts arrière, de haut en bas, au niveau de la tête, la colonne touchée. Je suis remonté en dévidant le moulinet doucement. Je voulais éviter une ultime mauvaise surprise et un dernier démarrage vers l'épave dont je voyais l'ombre noire un peu plus loin. Surface. Raymond était là.

Je n'ai eu que le temps de lui dire qu'elle était morte pour l'empêcher de plonger. Il voulait aussitôt la remonter à bord de son bateau. Hors de question, c'était ma loche, il allait "frimer" en arrivant à terre bien avant moi. Même si je savais qu'il ne s'attribuerait pas la prise d'un poisson si grand, je tenais à savourer seul le plaisir du retour avec mon trophée. J'aime particulièrement le retour de pêche, ce long moment essentiel où je suis assis à mon poisson que lui à moi. On se doit cette longue parenthèse souvent silencieuse pour aller au terme d'une communion que même Raymond, aussi bon chasseur soit-il, n'avait ni vécu ni mérité cette fois. Tout à l'heure, le poisson sera aussi aux autres. Pas trop vite, la fin de chasse, c'est magique ».

Patrice suspend de nouveau son récit sur l'épave, il est dans

du troisième fusil, je pouvais la retrouver aisément, pourvu qu'elle n'aille pas trop loin. Kiki me dit alors qu'il avait prévenu Raymond à terre et que celui-ci allait arriver d'un

moment à l'autre avec son Boston Whaler. Je savais que Raymond n'avait jamais pu tirer de loche sur l'épave, bien qu'il en soit l'inventeur en quelque sorte. Il me fallait jouer

fin. Si Raymond arrivait avant que je ne porte le coup fatal, il allait revendiquer la prise ! Heureusement, la loche était encore plus fatiguée que moi. Mes trois tirs et mon travail de

Je savais que Raymond n'avait jamais pu tirer de loche sur l'épave. S'il arrivait avant que je ne porte le coup fatal, il allait revendiquer la prise !

son histoire, un instant soustrait à notre compagnie, seul et passionné. « Après ça, je ne suis plus retourné là-bas pendant cinq ans. Il ne faut pas forcer les choses. Si tu dois attraper une loche, alors tu l'attraperas, mais ça ne se décide pas. » Mélange de bon sens, de fatalisme et de patience qui ne désespèrent pas Patrice. Au contraire, chaque prise exceptionnelle est un indice du lien sacré entre le hasard absolu et la grâce qui le conforte dans l'idée d'un grand ordre universel et lui donne sa sérénité.

VINGT APNÉES POUR RIEN

L'après-midi avance. Déjà l'heure du ti-punch. Des bruits d'insectes envahissent le patio, Patrice tranche et presse les citrons verts dans le rhum. « J'ai gardé la tête de la dernière. Cet hiver, je vais la traiter pour la conserver. Avec des yeux jaunes, elle sera magnifique. Vous vous rendez compte, depuis six ans, pas une loche aperçue. Rien. Malheureusement, je crois que d'autres pêcheurs maintenant vont sur l'épave. Des « bouteilleurs » aussi sans doute, je trouve le poisson de plus en plus méfiant. Bien plus qu'il ne devrait l'être à proximité d'une telle cachette. Attendez, je vais vous la montrer. »

Un instant après, Patrice réapparaît avec son trophée et un gros pagre. « Elle est petite celle-là, 50 kg. Je ne pense pas que ce soit celle que j'avais vue le week-end du 10 juillet. J'étais alors avec Charles, le pêcheur de marlins, et on a aperçu tous les deux de la surface une grosse ombre. Le lundi matin, j'y suis revenu seul. Rien, pourtant j'étais certain d'avoir vu une loche le samedi. Dans la semaine, j'ai appelé Philippe Martin qui m'a recommandé d'être extrêmement vigilant. La loche m'avait certainement repéré et elle serait très méfiante. Il m'a conseillé de tenter une approche dans l'épave à la nage pour être aussi discret que possible. Avec un fil d'acier, si le tir était propre, une flèche serait suffisante. De toute façon, je n'aurais pas beaucoup d'occasions, d'après Philippe : ce poisson, l'effet de surprise passé, est excessivement méfiant par ici. J'ai donc procédé comme Phi-

lippe me l'avait conseillé, en mouillant le bateau à 50 m de l'épave. Sans doute n'était-ce pas suffisant, j'ai fait vingt plongées pour rien. De retour au bateau, j'ai pensé repartir, peut-être la loche était elle partie. Mais je savais qu'une loche ne quitte pas son abri en cette saison, sauf à être chassée par plus grosse qu'elle. Comme toute la semaine j'avais surveillé le site de pêche depuis l'hôtel, je savais aussi que personne n'était venu chasser. Elle devait y être encore. Je suis reparti à l'eau, décidé à approfondir mon examen. La patience est peut-être un secret de pêcheur parce qu'enfin, après une vingtaine de tentatives, elle est apparue. Excédée par mes aller-retour ? J'avais abordé l'épave par le côté et je l'ai vue se diriger vers l'arrière comme une torpille prête dans sa chambre de lancement. Sans toucher la tête, j'ai nagé parallèlement à elle, au ras de l'épave et du sable. Comme elle avait un mètre d'avance sur moi, j'ai pensé que si elle sortait un peu la tête, je l'apercevrais alors que je serais encore dans son angle mort de vision. Une demi-seconde de jubilation. Juste comme je l'avais prévu. Ma tahitienne l'a foudroyée en pénétrant juste derrière l'ouïe gauche. Je l'ai remontée dans le même mouvement et ramené contre moi en nageant vers le bateau. Elle ne faisait "que" 50 kg mais j'ai eu du mal à la hisser à bord. Mon petit voilier de 18 pieds n'est pas vraiment le bateau idéal pour la chasse. Mais c'est un vrai bouchon avec seulement 80 cm de tirant d'eau et je peux emmener deux personnes en croisière de quelques jours dans l'archipel. On prend le temps. C'est la vie, ça ! Dans deux semaines, j'emmène mon fils de sept ans aux Saintes. On attrapera des petits poissons... pour l'aquarium. Entre nous, cette loche, elle était blessée. Quatre blessures... Je suis presque sûr que Raymond l'avait piquée. Mais c'est pas lui qui me l'a dit... Santé. »

Les confrontations successives de Patrice avec de si gros poissons l'ont amené à modifier ses armes. En apparence, son harpon ne se différencie en rien du matériel standard, et seul un examen détaillé révèle les secrets du chasseur avisé et plusieurs fois... échaudé.

Texte et photos François Grosvalot et Eric Clua

ATLANTIDE

MURENA
Fusil à air comprimé
5 Longueurs :
45 - 60 - 70 - 80 et 90 cm
Disponible en 2 versions :
Titane ou Aluminium

CABLE SYNTHÉTIQUE "X7"
Pour Fusils et Arbalètes
Souples, résistants et de petit diamètre.
Ø 3mm - 300 kg
Ø 1,7mm - 240 kg
Ø 1,5mm - 180 kg

AQUAGEL
Gel spécial pour combinaisons neoprène liège ou retardé, facilite la mise en place.
• Hydro-soluble
• Sans parfum ni colorant